

Méthode du commentaire de texte philosophique

L'introduction

L'introduction a pour fonction de présenter le texte. Elle doit présenter le texte, c'est-à-dire donner :

1. L'objet du texte : de quoi parle le texte ?

2. Le problème du texte :

Le problème est la question à laquelle répond l'auteur dans le texte. Elle est très souvent est implicite, il faut la « deviner ». C'est le *coeur* de l'introduction, qui va diriger tout votre commentaire. Le commentaire consiste à montrer comme l'auteur répond, à travers diverses étapes de l'argumentation, au problème qu'il s'est posé.

QU'EST-CE QU'UN PROBLEME ? : ce n'est pas simplement une question.

4. Un problème de philosophie est une situation de tension entre deux termes contradictoires : « *d'un côté ceci, mais de l'autre côté cela, et donc comment faire ?* ».

Exemple de problème : *D'un côté les hommes ont besoin, pour survivre, de vivre ensemble, mais d'un autre côté ils sont inévitablement en proie à des passions conflictuelles qui les opposent les uns aux autres (la jalousie, l'envie, la haine, etc.). Comment faire pour vivre ensemble sans toutefois succomber à ces passions et s'entretuer ?*

Remarque : il est utile, pour souligner le problème, d'insister sur la tension. N'hésitez pas à dire par exemple qu'il est *absolument nécessaire* que les hommes vivent ensemble pour survivre, mais qu'il est par ailleurs *absolument inévitable* qu'ils soient en proie à des passions conflictuelles. En présentant les choses comme cela, on fait mieux ressortir le problème.

ASTUCE POUR TROUVER LE PB : commencer par dégager la thèse du texte (l'idée que défend l'auteur dans ce texte) et se demander quelle pourrait être le problème à laquelle cette thèse est la solution.

3. La thèse du texte : la réponse qu'il donne au problème.

(4). **Les enjeux du texte** (facultatif pour l'instant) : il s'agit ici de montrer en quoi la réponse au problème du texte est importante, d'énumérer les domaines dans lesquels la réponse au problème aura des conséquences.

Ex : dire qu'il n'y a pas de liberté (c'est la thèse possible d'un texte) a des conséquences sur la notion de responsabilité, et donc sur la justice et la punition des crimes (si nous ne sommes pas libres, nous ne sommes pas responsables de nos actes, et donc il semble absurde de nous punir lorsqu'il tue, vole, etc.)

5. Annoncer le plan :

Le plan d'un commentaire correspond aux grandes étapes de l'argumentation du texte. Donc dans l'annonce du plan, on doit comprendre comment l'auteur arrive à sa thèse, par quel chemin argumentatif il répond au problème.

ATTENTION : dans le commentaire on ne doit pas simplement résumer ou reformuler les idées de l'auteur, mais on doit dire ce que *fait* l'auteur. Ex : *l'auteur fait une objection, avance un contre-argument ; l'auteur illustre sa thèse par tel ou tel exemple ; l'auteur examine tel cas pour en tirer telle conclusion ; etc.*

Corps du commentaire de texte

Il faut suivre l'ordre du texte. Chaque grande partie de votre explication doit correspondre à chaque grande partie de l'argumentation du texte.

A l'intérieur de chaque partie il faut continuer à suivre l'ordre du texte. Vous pouvez faire des sous-parties pour chaque sous-moment de l'argumentation.

A chaque partie ou sous partie du texte analysée, il faut :

1. Dire ce que fait l'auteur : *l'auteur énonce une thèse, fait une objection, présente la thèse d'un autre philosophe, anticipe une objection qu'on pourrait lui faire, réalise une argumentation par l'absurde, déduit (telle chose) de ce qu'il a dit précédemment, nuance la thèse précédemment énoncée, fais une énumération, tire les conséquences de... , examine le cas de... , prend l'exemple de, avance un contre-exemple, etc.*

2. Dire pourquoi il fait cela : *l'auteur analyse tel exemple pour en tirer la conclusion que... ; l'auteur avance un contre exemple pour invalider la thèse / pour finalement montrer qu'il n'est pas valable car... ; fais une énumération qui lui permet d'appuyer sa thèse, etc.* Dans l'idéal, il faut montrer pour chaque phrase du texte quelle est sa raison d'être, quelle fonction elle a dans l'argumentation générale. Pour chaque exemple et chaque énumération, il faut dire pourquoi il prend *cet* exemple plutôt qu'un autre.

3. Définir les notions importantes. A chaque notion, il faut donner une définition. Faites des définitions les plus simples et les plus claires possibles. Il n'y a pas besoin de connaissance particulière pour faire des définitions, on peut les trouver en réfléchissant un peu, même si cela demande un peu d'entraînement.

Exercice simple : s'entraîner à trouver des définitions simples de différents termes. Langage : *système de signes écrits ou oraux qui permettent la communication entre individus*. Plaisir : *stimulation agréable de nos sens et/ou de notre intellect*.

Parfois, il peut y avoir plusieurs définitions pour un même terme. Idée : 1. *représentation mentale d'un ou plusieurs objets extérieurs à nous*. 2. *articulation complexe de plusieurs contenus de pensée* 3. *éléments mentaux articulés au sein d'un flux de pensée*. -> il faut parfois savoir choisir la définition dont on a besoin pour commenter le texte.

4. Analyser le langage du texte, les tournures de phrases, les effets de style. Il arrive qu'un texte de philosophie soit stylisé, et que le style ait une raison d'être dans l'argumentation de l'auteur. Par exemple, un texte qui vante la richesse et la diversité de la nature sera peut-être rempli d'énumérations à n'en plus finir, pour bien faire sentir cette diversité au lecteur. Il faut le commenter dans l'explication de texte.

AU DEBUT DE CHAQUE GRANDE PARTIE :

Il faut faire un petit paragraphe introductif. Rappeler le problème du texte, dire où on en est dans l'argumentation, puis dire ce qu'il reste à montrer pour que l'auteur ait complètement répondu au problème.

1. Rappel du chemin argumentatif qu'on a fait depuis le début du texte
2. Rappel du problème général du texte
3. Montrer que cela ne suffit pas, car il manque tel ou tel aspect pour que l'argumentation soit complète (l'aspect qui va être traité dans la partie qui arrive).

Exemple de transition possible entre la première et deuxième partie du texte de Cournot : *L'auteur vient de montrer que le langage ne peut jamais décrire adéquatement les objets extérieurs, du fait du caractère linéaire du langage qui s'oppose à la simultanéité du donné sensible. Mais faut-il pour autant conclure que le langage est inapte à toute forme de description ? S'il ne peut pas décrire adéquatement le monde extérieur, peut-être qu'il est malgré tout apte à retranscrire fidèlement nos pensées, nos émotions, notre vie intérieure.*

La Conclusion

Rappeler le problème que traite le texte, puis résumer l'argumentation pour montrer comment celle-ci aboutit à sa thèse, la réponse au problème. Formuler très clairement la réponse au problème (la thèse du texte).

- Vous pouvez éventuellement, pour pimenter la conclusion, souligner à quel point la réponse donnée par l'auteur au problème est originale ou habile, et dire pourquoi, par exemple en rappelant un point clef de l'argumentation («l'auteur passe par une redéfinition originale de telle ou telle notion» ; «il dépasse l'opposition traditionnelle entre ceci et cela», etc).
- Vous pouvez aussi revenir sur les enjeux du problème : maintenant que l'auteur a donné sa réponse, qu'est-ce cela nous dit sur telle ou telle notion connexe ?
- Ou bien vous pouvez que certaines dimensions du problème n'ont pas été traitées dans ce texte, et qu'elles mériteraient d'être éclaircies. Mais attention, c'est assez délicat, il ne faut pas en arriver à la conclusion que l'auteur argumente mal.

Conseils pratiques : aérer la présentation, adopter un style simple, clair et concis. Relire sa copie à la fin. Pour la présentation : sautez deux lignes entre chaque grande partie, espacez vos transitions, et faites un paragraphe par sous-partie. N'oubliez pas les alinéas à chaque début de paragraphe.

Exemple de commentaire – Texte du CAPES 2017, Antoine-Augustin Cournot

Le texte d'Antoine-Augustin Cournot qui est ici proposé est tiré d'un ouvrage intitulé *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*. Retenons ici le terme de « critique » qui, notamment depuis Kant, renvoie à une tentative de circonscrire ce à quoi peut prétendre la philosophie. Or, c'est justement ce que fait ici Cournot autour de la question du langage. Il se demande si le langage (et *a fortiori* l'écriture philosophique) peut prétendre exprimer fidèlement notre vie mentale, c'est-à-dire nos perceptions et nos idées. L'extrait qui nous est donné se concentre plus précisément sur une caractéristique particulière du langage, sa linéarité, en tant qu'elle rend impossible une expression fidèle de nos perceptions et idées. Il met au jour une tension entre un langage linéaire et des perceptions et idées se donnant à la conscience sur le mode de la simultanéité. Ce que Cournot cherche à montrer, c'est que l'impossibilité d'une expression fidèle de notre vie mentale se loge dans la nature-même du langage, que c'est donc un « problème insoluble » (1.35), et que toute tentative pour y palier ne peut être qu'une vaine quête à exclure de l'ambition philosophique.

L'argumentation procède par approfondissements successifs de cette tension entre linéarité et simultanéité. Après avoir énoncé sa thèse et posé cette tension, il s'attache à l'illustrer par l'exemple de la machine d'horlogerie : il commence donc à examiner le problème au travers de la perception sensible. Dans le second paragraphe, il déplace son questionnement, par un procédé d'analogie, vers le domaine des pensées et idées abstraites, tout en radicalisant le problème en montrant à la fois la nécessité pratique d'utiliser le langage et la tension inhérente à la nature de celui-ci. Enfin, le troisième et dernier paragraphe insiste sur le fait que toute tentative de travail sur le langage pour palier son imperfection est vaine et risque en plus d'augmenter sa confusion.

Cournot commence par énoncer sa thèse dans une phrase séparée en trois moments. Le premier indique la caractéristique du langage à laquelle ce texte s'attache : le langage est une « série linéaire de signes ». Il s'attache donc à une propriété formelle du langage. Formellement, le langage n'est qu'une succession de mots, et ces mots sont des signes, c'est-à-dire un élément (ici graphique ou phonique) qui renvoie à autre chose que lui-même, voire le remplace. De par cette propriété formelle, on voit ce que peut le langage et ce qu'il ne peut pas : il peut renvoyer à un élément (pensé ou perçu), puis à un autre, et ainsi de suite ; mais en aucun cas le langage ne peut donner d'un seul coup à voir l'ensemble des éléments constitutifs de cette perception ou de cette pensée. Or, le deuxième moment de cette phrase s'attache à une propriété de la perception et de la pensée : tous les éléments qui composent la perception ou la pensée sont saisis « simultanément par l'esprit ». Apparaît alors cette tension entre linéarité du langage et simultanéité de la perception. La question est alors : comment exprimer linéairement ce qui est perçu ou pensé simultanément ? La thèse de Cournot se donne alors à voir dans sa radicalité : le langage ne peut que « disloquer » la pensée. Toute expression est une dislocation, c'est-à-dire une quasi-destruction, qui n'a plus grand chose à voir avec le contenu de pensée originel.

Cournot s'attache alors à illustrer cela par un exemple. Mais avant cela, il prend la peine de justifier son recours à cet exemple précis : la machine d'horlogerie. Il s'agit pour l'auteur de trouver un exemple qui illustre ce problème précis de la linéarité du langage, et non un des autres problèmes liés au langage qu'il examine par ailleurs. Il rejette ainsi le recours à l'exemple de la mise en mots d'un tableau ou d'un paysage, car on y verrait jouer deux problèmes différents : celui de la linéarité contre simultanéité, mais aussi celui de la continuité des formes contre celui de la discontinuité des signes (des mots). Le problème est le suivant : dans un tableau ou un paysage, rien ne se donne d'emblée comme « colline » ou comme « vallée », les limites entre ces formes ne sont pas nettes, elles sont « continues » (1.7). Or, la mise en mots implique de circonscrire très précisément ces formes, et de séparer trop radicalement la vallée de la colline, comme si l'une n'avait rien à voir avec l'autre : les signes – donc le langage – imposent alors une vraie discontinuité. Si donc Cournot prenait comme exemple la mise en mots d'un tableau ou d'un paysage, cette mise en mots serait

rendue difficile et infidèle à la fois par la tension qui nous occupe ici (linéarité du langage / simultanéité des perceptions) mais aussi par cette autre tension entre continuité des formes et discontinuité des signes. Et l'horlogerie, de ce point de vue, pose moins problème : si on ne peut séparer collines et vallées, au contraire les engrenages et les rouages de l'horloge sont bel et bien des objets distincts, produits séparément, et assemblés ensuite. Il paraît dès lors légitime d'utiliser des signes discontinus pour renvoyer à des formes et des entités réellement discontinues. Pour les éléments de l'horloge, l'usage d'un mot n'est en rien le découpage arbitraire d'un réel continu. Les rouages sont des éléments artificiels, le mot et la chose ont été conçus simultanément, et leur matérialité fait qu'ils sont effectivement séparés les uns des autres. Bref, pour la machine d'horlogerie, le seul problème qui sera en jeu lors d'une tentative de sa mise en mot sera le problème entre un langage linéaire et une perception sensible simultanée. L'exemple est donc apte à servir l'argumentation de Cournot.

Il peut alors commencer par faire un constat lié à cette tentative de description de la machine d'horlogerie. Ce constat est le suivant : il faut partir d'un « point », et il faut suivre un « ordre ». On reconnaît ici les conséquences de la nécessaire linéarité du langage. L'auteur nous dit que ceci s'oppose à la compréhension de « l'ensemble de la machine ». Or, ici se pose un problème : en quoi commencer par un point particulier du mécanisme et suivre un ordre dans l'enchaînement des rouages empêcherait de saisir l'ensemble de la machine si, au terme de l'énumération, tous les éléments ont été passés en revue ? En quoi la linéarité du langage pose problème si, au terme de la description d'un objet, le lecteur a à l'esprit la totalité de cet objet ? La réponse se trouve dans la dernière phrase du paragraphe, ainsi que dans la modalisation « quelque » qui précède « point et ordre », et elle nous permet de mettre au jour une seconde raison du choix de l'exemple de l'horloge.

Le mécanisme d'horlogerie est d'un degré de complexité supérieur à celui d'autres machines, en ce qu'il n'est pas une simple chaîne de rouages, mais un « complexe » de rouages : certains rouages sont connectés à plusieurs autres éléments du mécanisme. Chaque élément est un « connexion immédiate » avec plusieurs autres éléments (l.14). Dès lors, on comprend que la description puisse partir de plusieurs points différents (puisque'il n'y a pas vraiment de principe, que l'ensemble fonctionne en circuit fermé), et qu'on puisse suivre plusieurs ordres descriptifs différents (puisque chaque élément est connecté à une multiplicité d'autres éléments). Le problème, c'est que la description doit choisir *un seul* point, et *un seul* ordre (« quelque'il soit »), et qu'elle ne peut en aucun cas se soustraire à la linéarité pour rendre compte de cette multiplicité de connexions immédiates, cette pluralité de chaînes causales. Ainsi, aucune énumération exhaustive des éléments de l'horloge ne peut échapper à un ordre d'exposition, et donc à cette réduction de la complexité du mécanisme perçu. Cournot a donc montré ici l'imperfection nécessaire des descriptions langagières (donc linéaires) des perceptions sensibles, en ce qu'elles ne peuvent rendre compte des multiplicités de rapports entre les éléments perçus.

Dans le second paragraphe, Cournot opère un déplacement et une extension du raisonnement pour qu'il puisse inclure à la fois les perceptions sensibles et les objets de la pensée, les idées. Il étend son raisonnement aux idées en montrant qu'il y a un rapport d'analogie entre perceptions et idées : l'analogie étant une identité de rapports, il y aurait les mêmes rapports entre les éléments constitutifs d'une idée et les éléments constitutifs d'une perception sensible, c'est-à-dire que les éléments d'une idée peuvent être en connexion immédiate avec plusieurs autres éléments de cette idée. Notons ici que par « idées », Cournot semble entendre quelque chose comme des concepts relativement élaborés, qui synthétisent en eux un grand nombre d'éléments. Si donc il y a analogie, alors la même difficulté liée à la linéarité du langage se présente à nous quand il s'agit de mettre en mots nos idées. Il rapproche alors cette difficulté d'un constat courant attesté par le langage commun (l.18-19) selon lequel il est difficile de mettre « en ordre » nos idées. Il suggère ainsi que cette difficulté est liée à la linéarité du langage, qui se heurte à la simultanéité de la conception d'une idée.

Par l'usage d'un « nous » emphatique, du point d'exclamation (l.19), l'auteur semble vouloir

augmenter la tension liée au problème. Il complète d'abord sa thèse sur la nature « simultanée » de la perception en dénonçant, grâce au constat d'une difficulté à ordonner nos idées, la croyance (« nous croyons », l.21) selon laquelle nos idées auraient un ordre en elles-mêmes, dont on possède le « type », c'est-à-dire la matrice formelle, qu'il ne suffirait que de transcrire en mots. On a donc ici – notons le au passage – une véritable théorie sous-jacente de ce qu'est une idée : elle est dotée d'une structure méléologique (composée d'une multiplicité d'éléments imbriqués les uns aux autres et qui entrent en rapport constamment), et ses éléments sont saisis sans cesse simultanément. Cournot radicalise ensuite la tension en montrant qu'on ne peut pas se passer du langage. Il en énumère deux fonctions importantes : la communication (« manifester » - c'est-à-dire faire apparaître dans l'ordre des phénomènes – nos idées, sans quoi autrui n'y a jamais accès), et l'aide à la remémoration, soit par l'écriture (« fixer » au sens propre), soit par des processus mnémotechniques (« fixer » dans la mémoire – retenir quelques mots pour se souvenir d'une idée). Il montre ainsi que nous ne pouvons pas nous passer du langage. Mais immédiatement après cela, l'auteur termine sa phrase sur un rythme ternaire qui rappelle à nous le problème de la linéarité et les imperfections du langage qu'il entraîne. Il insiste surtout sur le fait que ce problème est consubstantiel au langage, ce qu'indiquent les termes de « nature », de « loi » (insiste sur le côté inéluctable de la linéarité), et de « forme sensible » (qui renvoie à la cause de cette linéarité incontournable du langage : si les perceptions et les idéations sont des processus spirituels, le langage, lui, a parti lié à la matière, doit revêtir une « forme sensible » contraignante). Ainsi Cournot tend le problème à la fin de ce deuxième paragraphe, tension résumée dans l'expression désignant le langage comme instrument pour se communiquer ou se fixer dans la mémoire, et en même temps l'utilisation de l'instrument est une médiation qui implique une perte qualitative, un peu comme nous avons besoin d'une pince pour remuer ce que l'on fait cuire sur des braises, même si avec cet instrument nous perdons beaucoup d'agilité.

L'auteur a donc montré que cette linéarité était consubstantielle au langage et inéluctable. Il s'attache alors dans le dernier paragraphe à dénoncer la vaine quête d'une expression fidèle de nos pensées et perceptions. Il refuse d'emblée une objection qui consisterait à dire que le langage est infidèle pour l'expression de certains objets et pas d'autres. Il refuse par exemple de dire qu'il serait infidèle pour les réalités macroscopiques (un paysage) mais fidèle pour une réalité microscopique (une bactérie, une cellule) ; ou encore qu'il serait infidèle à un faible niveau d'abstraction, et fidèle quand il monte en abstraction. A travers « l'échelle » et le « mode d'abstraction », on sent que ce qui est visé ici est une certaine prétention du discours scientifique et du discours philosophique à maîtriser le langage, le régler, corriger ses défauts. Il produit alors une liste (« traités, méthode scientifiques, histoires, codes »), qui sont autant de genres de discours qui prétendent à une forme de valeur épistémologique, c'est-à-dire qui prétendent être un discours fidèle à ce qui est perçu ou pensé et qui par conséquent délivre une connaissance. Traités philosophiques qui prétendent transmettre fidèlement des contenus de pensée, méthodes scientifiques qui prétendent donner accès à des réalités naturelles, et « histoires » qui prétendent à une réitération fidèle du passé : ces types de textes ne peuvent pas échapper au problème de la linéarité du langage, et ne sauraient accomplir leur objectif parfaitement. Le mot de « violence » renvoie à la nécessaire « dislocation » par le langage des perceptions et pensées évoquées au début du texte. Toute mise en mots est alors une forme de destruction. Cournot énonce alors une terrible alternative à laquelle est confrontée tout utilisateur du langage (l.29 – 32). Soit le discours est faux, au sens où il ne correspond plus à ce qu'on cherche à exprimer puisqu'il disjoint ce qui est joint en sélectionnant certaines connexions entre objets au détriment de beaucoup d'autres de ces connexions. Soit on essaye de restituer la complexité des inter-connexions. Soit on essaye de restituer la complexité des inter-connexions entre les éléments de l'idée ou de la perception, mais on se rend alors inintelligible (« confusion » et « dérangement », l.31-32). Cournot met face à cette alternative tout ceux qui écrivent des livres, et notamment ceux qui réorganisent sans cesse le « plan » de leur ouvrage. On peut penser qu'il a ici en tête cette prétention des philosophes et des scientifiques à vouloir être systématiques, c'est-à-dire

à vouloir restituer par écrit une pensée totale, complète, hyper-cohérente, sans la mutiler. Il ramène ce projet à une vaine quête. La dernière phrase se termine sur un nouveau rythme ternaire, qui tourne presque en ridicule ceux qui cherchent à contourner les imperfections du langage. Il commence par les discussions autour du plan d'un ouvrage : c'est vain, car comme pour la description d'une horloge, on peut aborder une idée ou un système philosophique par une multiplicité d'angles différents. Par exemple, dans le *Traité de la réforme de l'entendement*, Spinoza aborde son système par « les richesses, les plaisirs et les honneurs », c'est-à-dire par l'expérience commune des hommes, pour mener progressivement les lecteurs vers la connaissance de la nature (c'est-à-dire Dieu pour Spinoza). A l'inverse, dans l'*Ethique*, il commence par montrer l'existence de Dieu (ou la nature), et déduire à partir de là tout le reste. Et pourtant, c'est bien le même système philosophique qu'il présente dans les deux ouvrages, seulement dans un ordre différent. Chacun des deux plans a ses imperfections, aucun de donne à voir l'intégralité du système sans le mutiler. Cournot évoque ensuite une autre tentative pour palier l'imperfection du langage : les « artifices de diction » qui viennent « déguiser les incohérences ». On a ici une conséquence de la linéarité du langage que l'on n'avait pas encore entrevue : toute exposition verbale d'une idée, en tant qu'elle est infidèle à l'idée originelle, possède une part d'incohérence. En effet, puisqu'il est impossible de restituer la complexité des connexions au sein des pensées ou des perceptions, on ne saurait tout expliquer, rendre compte de tout ce qui se passe. On aura donc affaire à des incohérences « par défaut », qui proviennent d'un manque d'informations (par opposition à une incohérence qui consisterait dans une contradiction). Enfin, Cournot conclut en affirmant que cette tension entre linéarité du langage et simultanéité des perceptions et des idées est un « problème insoluble » : la résolution de ce problème doit dès lors être une ambition abandonnée, exclue du champ de la philosophie.

On peut donc conclure ce commentaire en constatant le fait qu'Antoine-Augustin Cournot a procédé à une véritable « critique » dans le champ de la philosophie du langage. Il exclut la possibilité d'une correspondance parfaite entre les choses et le langage, et les perceptions et pensées et le langage. C'est la nature linéaire du langage qui rend cela impossible. Un bon nombre de problèmes surgissent au terme de l'analyse de Cournot. Par exemple, que devient la vérité si elle ne peut plus être définie comme la correspondance entre le discours et les choses, ou entre le discours et nos perceptions et idées des choses ? Le langage scientifique, et tout langage qui prétend à une valeur épistémologique, est ici mis en crise. Mais comme toute critique, Cournot met le doigt sur une prétention vaine qui nous oblige à entreprendre un effort de refondation de ce que l'on croyait acquis.

« Ces considérations montrent donc que la cité est au nombre des réalités qui existent naturellement, et que l'homme est par nature un animal politique. Et celui qui est sans cité, naturellement et non par suite des circonstances, est ou un être dégradé ou au-dessus de l'humanité. Il est comparable à l'homme traité ignominieusement par Homère de : *sans famille, sans loi, sans foyer*, car, en même temps que naturellement apatride, il est aussi un brandon de discorde, et on peut le comparer à une pièce isolée au jeu de trictrac.

Mais que l'homme soit un animal politique à un plus haute degré qu'une abeille quelconque ou tout autre animal vivant à l'état grégaire, cela est évident. La nature, en effet, selon nous, ne fait rien en vain ; et l'homme, seul de tous les animaux, possède la parole. Or, tandis que la voix ne sert qu'à indiquer la joie et la peine, et appartient pour ce motif aux autres animaux également (car leur nature va jusqu'à éprouver les sensations de plaisir et de douleur et à se les signifier les uns aux autres), le discours sert à exprimer l'utile et le nuisible, et, par suite aussi, le juste et l'injuste : car c'est le caractère propre de l'homme par rapport aux autres animaux, d'être le seul à avoir le sentiment de bien et de mal, du juste et de l'injuste, et des autres notions morales, et c'est la communauté de ces sentiments qui engendre famille et cité.

En outre, la cité est par nature antérieure à la famille et à chacun de nous pris individuellement. Le tout, en effet, est nécessairement antérieur à la partie, puisque le corps entier une fois détruit, il n'y aura ni pied, ni main, sinon par simple homonymie et au sens où l'on parle d'une main de pierre : une main de ce genre sera une main morte. Or les choses se définissent toujours par leur fonction et leur potentialité ; quand par suite elles ne sont plus en état d'accomplir leur travail, il ne faut pas dire que ce sont les mêmes choses, mais seulement qu'elles ont le même nom. Que dans ces conditions la cité soit aussi antérieure naturellement à l'individu, cela est évident : si, en effet, l'individu pris isolément est incapable de se suffire à lui-même, il sera par rapport à la cité comme, dans nos autres exemples, les parties sont par rapport au tout. Mais l'homme qui est dans l'incapacité d'être membre d'une communauté, ou qui n'en éprouve nullement le besoin parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait en rien partie d'une cité, et par conséquent est ou une brute ou un Dieu. »